



Rozenn Laloy

*Bleu
et Chaud
à la
fois*

Le chapeau
d'Indiana

Rozenn Laloy

Bleu et Chaud à la fois

Le chapeau d'Indiana

© Rozenn Laloy, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-4916-0

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour toi, Papa.

Elle courrait dans la montagne... L'air brûlant frissonnait autour d'elle... Sous ses pieds les pierres sèches roulaient, manquant de la faire tomber à chaque instant. Elle se raccrochait tant bien que mal aux quelques buissons rabougris qui parsemaient sa route, s'écorchant les mains à leurs épines. Mais elle continuait à grimper aussi vite que possible, car au loin, là-bas, la grande silhouette de l'homme au chapeau s'éloignait inexorablement, gravissant la pente d'un pas alerte et régulier, sans se retourner.

— Ne me laisse pas ! criait-elle en proie à une panique folle.

Mais il ignorait ses appels et la distance qui les séparait augmentait sans cesse malgré tous ses efforts pour le rejoindre.

Elle le vit disparaître de l'autre côté de la colline et elle sut qu'elle ne le reverrait plus. Alors, envahie d'une terreur glaciale, elle s'effondra sans force sur le sol rocailleux.

— Ne m'abandonne pas ! gémit-elle.

— Ne m'abandonne pas ! répéta-t-elle dans un sanglot en se réveillant.

Elle resta un moment recroquevillée dans son lit avant que l'angoisse immense qui l'étreignait ne commence à se dissiper, puis elle se redressa en soupirant, résignée.

Ce rêve revenait régulièrement hanter ses nuits depuis sa plus tendre enfance, et l'interpréter ne lui était guère difficile : l'homme au chapeau, qu'elle poursuivait sans relâche, ne pouvait être que son père qui les avait abandonnées, sa mère et elle, sans même vouloir la connaître.

Assise dans son lit, elle serra les dents. Des larmes de rage et de frustration ruisselaient sur ses joues.

— Le salaud ! Pourquoi nous a-t-il fait cela ?

Combien de fois n'avait-elle pas surpris sa mère, les yeux rougis, tentant de dissimuler son chagrin dès lors qu'elle s'apercevait de sa présence à ses côtés ? Combien de fois l'avait-elle entendu sangloter tout bas la nuit au fond de son

lit ? Toute cette détresse avait imprégné son enfance, sans que d'abord elle n'en identifie la cause. Puis, peu à peu, à mesure qu'elle grandissait, les pièces du puzzle avaient trouvé leur place.

Les questions innocentes de ses petits camarades de classe l'avaient beaucoup aidée dans cette prise de conscience :

— Il est où ton papa ? Il fait quoi ?

Un soir, du haut de ses cinq ans, les bras croisés sur sa poitrine, elle avait planté son regard dans les yeux de sa mère :

— C'est qui mon papa ?

Depuis le canapé où elle était assise, celle-ci l'avait regardée fixement.

— Bon, très bien, je vais t'expliquer, avait-elle soupiré, en la prenant sur ses genoux. Il s'appelle Angelo Volccione, il est italien, il est parti loin, très, très loin, avant ta naissance.

— Pourquoi il est parti ?

— Parce que c'est son métier. Il est journaliste, cela veut dire qu'il est obligé d'aller voir ce qui se passe à l'autre bout de la terre pour pouvoir nous le raconter.

— Et il revient jamais ?

— Non, lui il ne reviendra pas – la voix de sa mère se brisa – il ne reviendra jamais !

— Pourquoi ?

— Parce qu'il ne le peut pas... Mais tu dois être fière de ton papa, parce qu'il est très courageux, et très beau aussi !

— Comme Indiana Jones ?

Elle avait vu le film à la télé quelques jours auparavant (enfin le début, parce qu'après elle s'était endormie !)

— Oui, comme Indiana Jones !

Sa mère s'était mise à rire à travers ses larmes.

— C'est tout à fait cela, lui aussi il combat les méchants. Mais Angelo Volccione, il est encore plus beau qu'Indiana Jones !

Plus tard, au fil des ans, elle avait tout de même compris que le bel Angelo s'était volatilisé dès l'instant où il avait su qu'il allait être père.

Sa mère, effondrée, avait bien essayé de le joindre par tous les moyens, en vain ! Et les lettres désespérées qu'elle lui adressait par l'intermédiaire de son journal restaient invariablement sans réponses. Alors elle avait cessé de le supplier, sans se résigner pour autant. Inlassablement, elle lui écrivait, pour l'informer du déroulement de sa grossesse, lui annoncer la naissance de leur fille, Anne-Sophie, lui envoyer des photos du bébé en lui racontant ses premiers pas dans le monde.

Et puis un jour, alors qu'Anne-Sophie n'avait pas un an, on avait appris la disparition tragique du grand journaliste italien Angelo Volccione, tué au cours d'un reportage dans le Kurdistan irakien.

Voilà ! Il était mort, sans jamais avoir voulu connaître sa fille, sans un geste envers la femme qui l'aimait. Et tout ce qui restait à Anne-Sophie de cet ersatz de père, c'était ce foutu rêve qui revenait encore et encore, ce mystérieux *Indiana Jones* qui ne voulait pas d'elle.

— Merci Papa ! murmura-t-elle.

Il lui avait par contre laissé en héritage une certitude : jamais elle n'accorderait sa confiance à un homme. Dans sa terreur d'être abandonnée de nouveau elle avait verrouillé son cœur, se jurant de n'y jamais laisser pénétrer le moindre sentiment amoureux. Ainsi, se disait-elle, si je ne suis pas amoureuse, je ne serais pas malheureuse et je ne souffrirai pas ce que ma mère a souffert : pas question de vivre cela à mon tour ! Et pour se protéger mieux encore, la dérision et le cynisme étaient ses armes favorites.

Mais pour tous ceux qui l'approchaient, Anne-Sophie Kerel était une jeune femme pétillante, pleine de charme et de vivacité, et si ses sautes d'humeur soudaines pouvaient parfois surprendre, on les attribuait généralement à l'expression d'un caractère bien trempé. Sa jolie silhouette attirait facilement les regards masculins et les occasions de flirter n'étaient pas rares. Mais les jeunes gens de son âge l'ennuyaient en général assez vite et elle n'avait jamais éprouvé pour l'un d'eux des sentiments assez troublants pour éveiller ses craintes.

Le seul qui avait su toucher son cœur, sans pour autant l'inquiéter, était Michel de Loos. Journaliste, écrivain et libertin, il n'avait pas mis longtemps à remarquer Anne-Sophie qui, fraîchement diplômée d'une école de journalisme, effectuait alors un stage dans le grand hebdomadaire parisien qu'il dirigeait. Il l'avait attendue un soir à la sortie des bureaux et lui avait proposé de prendre un verre avec lui.

Ils avaient discuté du déroulement de son stage, puis il l'avait interrogée sur ses objectifs professionnels et sur sa conception du journalisme.

Il la regardait très attentivement, avec au fond de ses yeux bruns une lueur de curiosité amusée qui la mettait un peu mal à l'aise, et elle se sentait intimidée.

Michel de Loos n'était pas n'importe qui : grand reporter, présent sur les points les plus chauds du globe pendant près de trente ans, il avait été grièvement blessé en Afghanistan lorsque les soldats américains qu'il accompagnait étaient tombés dans une embuscade des talibans. Il avait bien failli laisser une jambe dans l'aventure et, malgré des mois de rééducation, avait conservé une boiterie prononcée l'obligeant à renoncer aux enquêtes périlleuses qu'il affectionnait et dans lesquelles il excellait. Il avait alors pris la direction de *L'indiscret*, donnant au journal une orientation résolument dynamique.

Pour lui, le nerf du journalisme était avant tout l'investigation. C'était aussi le point de vue d'Anne-Sophie qui avait une grande admiration pour cet homme-là et n'avait pas choisi par hasard son journal pour y effectuer son stage.

Elle était donc sur un petit nuage tandis qu'ils bavardaient tous les deux, attablés comme de vieux amis dans un petit bistrot du Marais.

Cependant, au fil de leur discussion, elle se sentait de plus en plus troublée par la façon dont il la regardait. Soudain il posa sa main sur la sienne :

— Vous me plaisez, dit-il, accepteriez-vous de dîner avec moi ce soir ?

Stupéfaite, elle resta un instant sans voix, ne sachant que répondre. Elle connaissait parfaitement la réputation de séducteur de Michel de Loos, et l'expression de son regard à ce moment-là ne laissait aucun doute sur la manière dont il envisageait de finir la soirée.

En d'autres circonstances, elle se serait bien laissé tenter, car s'il était proche de la soixantaine, Michel de Loos était encore extrêmement séduisant. Mais elle

voulait réussir dans le journalisme par son seul mérite professionnel, et tout soupçon de compromission était parfaitement inconcevable à ses yeux. Elle retira sa main et sa réponse fusa, sèchement :

— Monsieur, je suis actuellement votre employée, et ce simple lien de subordination est pour moi un obstacle infranchissable à toute relation personnelle entre nous !

Il éclata de rire :

— Oh ! Oh ! Vous me plaisez vraiment beaucoup !

Il se leva, en appui sur sa canne.

— Très bien, Mademoiselle, nous en reparlerons à la fin de votre stage. Passez une bonne soirée.

Songeuse elle le regarda s'éloigner de sa démarche un peu bancale, espérant ne pas l'avoir vexé.

Elle ne le connaissait pas vraiment, et même si elle doutait qu'il fût ce genre d'homme, mécontenter le patron pouvait lui coûter son stage, et peut-être même, s'il était rancunier, hypothéquer sa carrière future.

— Bah ! On verra bien ! De toute façon, je ne pouvais pas agir autrement, et quelqu'un de sa qualité doit certainement le comprendre.

Quelques semaines plus tard arriva son dernier jour de stage. Anne-Sophie avait côtoyé Michel quasiment tous les jours, mais il l'avait ignorée la plupart du temps, et elle se demandait s'il n'avait pas décidé de l'oublier.

Elle ne le vit pas de la journée.

Au terme de la conférence de rédaction, Denis Mallard, le rédacteur en chef, fit un petit discours pour la remercier et la féliciter pour son travail, lui souhaitant les meilleures opportunités pour la suite de sa carrière.

Elle était très émue, car la fin de son séjour à *L'indiscret* marquait le véritable début de sa vie professionnelle... Sa vie de grand reporter, enfin !

Elle avait postulé dans d'innombrables journaux et avait déjà reçu quelques réponses favorables, dont elle n'était pas satisfaite cependant. Il s'agissait de postes plan-plan, consistant à relater les faits-divers locaux, la plupart du temps à

partir des comptes-rendus de la police, sans même aller sur le terrain.

— Pff ! Les chiens écrasés quoi ! se disait-elle dépitée.

Elle rêvait d'aventure, de grands reportages dans des pays lointains et tourmentés... Marcher sur les traces de son père, Angelo Volccione.

Ce qu'elle voulait par-dessus tout, ce qui était son obsession, c'était aller là-bas, en Irak, mettre ses pas dans les siens pour essayer de le comprendre et peut-être savoir enfin pourquoi il n'avait pas voulu d'elle. Mais pour cela il fallait faire ses armes, elle en était consciente, être patiente et obstinée...

Ce n'était pas encore le moment, mais le temps viendrait où elle marcherait avec lui dans la montagne, sans que cette fois il parvienne à la distancer.

— *Time is on my side...* fredonnait-elle dans les couloirs du journal en s'en allant ce soir-là.

Michel de Loos ne s'était pas manifesté, et malgré elle, elle se sentait un peu déçue.

En arrivant devant son bureau, elle hésita un instant : peut-être serait-il convenable de lui dire au revoir ? Bah ! Cet homme-là devait être si occupé, qu'est-ce qu'il en avait à faire du départ d'une obscure stagiaire ? Par contre, il pouvait en conclure qu'elle le relançait, et de cela, il n'était pas question ! Elle passa son chemin.

Elle n'avait parcouru que quelques mètres lorsqu'elle entendit la porte s'ouvrir derrière elle.

— Mademoiselle Kerel... Anne-Sophie !

Elle se retourna.

Il se tenait dans le couloir, lui faisant signe d'approcher.

— Entrez donc un instant, je vous prie.

Il s'effaça devant elle et referma la porte derrière eux. D'un air affable, il lui désigna un siège, et contourna son bureau en claudiquant.

Il s'assit et lui tendit une enveloppe.

— *Regards sur le Monde* cherche un journaliste pour remplacer son